

NILA KAZAR

# PLATONIK

roman

« D'ailleurs un tel sujet ! »  
Stendhal, préface de *Armance*, 1827

« Les sources d'un écrivain, ce sont ses hontes ;  
celui qui n'en découvre pas en soi, ou s'y dérobe,  
est voué au plagiat ou à la critique. »  
Emil Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, 1952



Itil éditions / Qupé éditions © 2017

ISBN : 979-10-95895-03-9

Édition papier de *Platonik* © Nila Kazar, novembre 2017

Contacteur l'auteur : [nilakazar@gmail.com](mailto:nilakazar@gmail.com)

Blog de l'auteur : <http://bazarkazar.com> – *Y a-t-il une vie après l'édition ?*

Site de l'éditeur : <http://qupe.eu>

« Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective [article L. 122-5]; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou des ayants-droit ou ayants-cause est illicite [article L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle]. Elle constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants. »

De son vivant, Duncan Ledouet ne cessait de m'étonner. Mais en découvrant les hommages qui lui furent rendus à l'occasion de sa mort, je fus stupéfaite, comme s'il s'agissait d'un inconnu. On le présentait tantôt comme un fervent catholique, tantôt comme un disciple de Freud, tantôt comme un homme du peuple, tantôt comme un conservateur. Où donc les chroniqueurs avaient-ils pêché tout cela ? Chacune de ces facettes avait sans doute sa légitimité, mais moi, je possédais un tout autre avatar de lui. Et j'avais des raisons de croire que j'étais la seule à détenir la clé la plus secrète de sa personnalité. Mais, comme ma version de Duncan était profondément inconvenante, je me refusai à publier un hommage.

J'aurais voulu pourtant, car il avait joué un rôle crucial à mes débuts. Dans ces années-là, d'autres gens ont compté, bien sûr. Des éditeurs, des amis, des amants. Mais étrangement, leur image s'efface au fil du temps, alors que celle de Duncan Ledouet ne cesse de s'aviver, passe au premier plan, et qu'il devient le personnage décisif de l'époque où je grandissais seule dans la contrée bâtarde qu'on appelle littérature. Celui qui, en m'offrant de travailler avec lui, en essuyant défaite sur défaite, a illustré les enjeux et éclairé le chemin.

Duncan était avant tout un écrivain. C'est-à-dire qu'il jardinait, cuisinait, lisait, parlait, dormait, bref : vivait tout le temps en écrivain, et pas seulement quand il était assis à son bureau. Je n'aime pas les romans sur les écrivains. Pourtant, en voici un que je me suis résolue à faire parce qu'il venait pallier l'inachevé, clore une histoire, combler un manque. Le sentiment que *certaines choses exigent d'être dites*, tel est peut-être le seul moteur universalisable de l'écriture. C'était à Duncan qu'il

incombait d'écrire ce livre. C'était le sien. Il l'avait longtemps pesé, désiré, tenté, mais il avait échoué pour des raisons intrinsèques à son sujet même. Il fallait donc que quelqu'un s'en charge après lui, car *cette chose-là exigeait d'être dite*.

Si je prends le risque de le faire, c'est parce que Duncan avait souhaité m'associer à ce livre, et m'avait même mise au défi de l'écrire. Je le fais donc en son nom, mais pas à sa place, bien sûr. Pas comme il l'aurait fait, lui. Moi qui écris souvent pour les autres – mercenaire du Verbe que je suis –, cette fois je vais parler largement autant de moi que de lui.

Et il est là, mon hommage posthume à Duncan Ledouet. Pour le citer : « Espérons seulement qu'un livre sur l'échec ne signifie pas un livre qui échoue. »

Laura Helm

## PREMIÈRE PARTIE

Les fins de chapitre me résistaient toujours. Plus tard, quand je relisais la version ultime, les variantes antérieures avec tous leurs repentirs resurgissaient sous mes yeux, comme incrustées en filigrane dans les profondeurs du papier imprimé. Impossible d'effacer totalement leur empreinte. Ainsi, la fin du chapitre 6 avait d'abord ressemblé à ceci :

– Je suis venue réclamer mon dû, dit-elle enfin. Tu as peut-être entendu parler...

Adossé contre l'évier, il cria, hors de lui :

– Je vous ai déjà demandé de ne plus me tutoyer !

– Si tu veux... Vous n'avez pas entendu parler du don circulaire ? Ne jamais attendre de reconnaissance de quiconque. Ce que tu donnes à l'un, le bien que tu lui fais, c'est un autre qui te le rendra. Une sorte de cycle infini... Je trouve l'idée apaisante. Pas vous ?

Matyas s'éloigna du fourneau, frottant ses mains noircies à un torchon :

– D'accord. En quoi ça me regarde ?

– Vous me devez quelque chose. Bien sûr, vous l'ignorez...

– J'en ai assez de vos devinettes. Vous me faites perdre mon

Non, non, c'est agaçant, ce prêchi-prêcha. La scène doit être gonflée à bloc. C'est un moment-clé, Lucie est au bord de la révélation. Allez, on reprend...

## Chapitre 6 (fin 2)

– Je suis venue réclamer mon dû, dit-elle enfin.

Il lui tournait le dos, les mains crispées sur le rebord de la vieille cuisinière en fonte émaillée.

– Ou plutôt, je suis revenue...

Il se retourna vivement :

– Revenue?

Elle acquiesça.

– Ici? Au fin fond de la cambrousse? Ne me dites pas que vous connaissez cette maison...

– Si.

Il s'approcha de la table où elle était accoudée.

– Vous savez que mon père est né ici, dans cette baraque? dit-il. Vous savez qu'il en a hérité de mon grand-père, que j'y ai passé toutes mes vacances jusqu'à l'âge de onze ans, qu'il l'a vendue lorsqu'il a divorcé de ma mère, et que je l'ai rachetée il y a quatre ans?... Vous l'auriez occupée dans l'intervalle?

Elle l'écoutait en souriant, charmée, comme s'il lui racontait une très antique et belle histoire. Il se pencha sur elle et la saisit brusquement par les avant-bras :

– Répondez, enfin! Qu'est-ce que vous êtes venue chercher? Allez-vous me le dire? Votre projet de location pour l'été, c'est du pipeau, n'est-ce pas?

Elle soutenait son regard, toujours souriante :

– Je vous l'ai dit, Matyas. C'est vous que je suis venue chercher. Vous, et du temps à passer avec vous.

Mieux. Un peu de violence physique ne nuit pas. À moins que ça n'arrive trop tôt? Matyas pourrait essayer de l'amadouer, au contraire... Voyons ce que ça donne.

## Chapitre 6 (fin 3)

– Je suis venue réclamer mon dû, dit-elle enfin.

Il la dévisagea en silence. C'était la première fois qu'il la voyait d'aussi près. Quel âge pouvait-elle avoir? Plus de quarante ans, sûrement. Il y avait en elle quelque chose qui forçait l'attention. On voyait qu'elle ne parlait pas en l'air... Il se fit conciliant :

– Écoutez, je ne suis pas très doué pour les énigmes. Et je ne me connais aucune dette envers vous. Mais je suis venu ici pour être au calme, et je dois vous dire que vous me dérangez. Vous vous imposez. Nous sommes voisins, d'accord, mais ça ne vous donne pas le droit de...

– Justement, Matyas, j'ai des droits sur toi, affirma-t-elle.

Elle se leva avant qu'il puisse réagir :

– Merci pour le café. Tu as raison, je suis trop pressée. On a le temps – pas autant que je voudrais, mais on a le temps...

Elle avait disparu lorsqu'il réalisa qu'elle l'avait tutoyé. La colère le submergea de nouveau. Cela, non, il ne le tolérerait

Raté, Laura. Ça ne marche pas, laisse tomber. Tiens, va plutôt récurer la baignoire. Tu devais déjà le faire la semaine dernière. Ça, c'est à ton niveau, et au moins le résultat se voit tout de suite. Alors qu'un roman...

Non, pas la baignoire, la messagerie d'abord. Rien ? Rien. Seconde boîte mail ? Rien.

Au fait, la candidature ! Pas fini de remplir le formulaire en ligne. Voyons, où... Ah, voilà. La baignoire peut attendre. Elle peut attendre, la baignoire !

*Do you identify yourself as male or female ?*

*(We ask that question for housing assignment purposes)*

1. Male

2. Female

« Vous considérez-vous comme mâle ou femelle ? »

*Fuck.* C'est à cause de cette question que j'ai abandonné hier. Vraiment insensée, avec son apparente objectivité, sa visée soi-disant pratique. Pile ou face ? Laquelle des deux cases pourrait desservir ma candidature à la résidence d'écrivains américaine ? Ils ont des quotas de « genre » là-bas.

La seule réponse adéquate, à mon humble avis, c'était Virginia Woolf qui la donnait : « Il est néfaste pour qui écrit de penser à son sexe. Il est néfaste d'être purement homme ou femme ; il faut être féminin-masculin ou masculin-féminin. »

Bravo, Virginia ! Un toast pour Virginia ! Mais l'espace faisait défaut dans le formulaire pour exprimer tant de subtilité. Je cochai *female* et passai en soupirant à la question suivante :

*If you wish to identify yourself as a member of a racial or ethnic group, please indicate it below.*

De quel groupe racial ou ethnique me réclamer ? *Porca miseria !* Ça n'en finira jamais, ce questionnaire débile... Dans mes veines coulaient officiellement quatre origines différentes. La baignoire, te dis-je, la baignoire ! Mais cette question au moins, on avait le droit de la sauter.

Assez de devinettes pour aujourd'hui. J'enregistrai les données, me levai en étirant mes bras engourdis, frot-

taï mes yeux brûlants et me dirigeai mollement vers la salle de bains. Est-ce que je tenais vraiment tant que ça à passer un mois là-bas ? En Nouvelle-Angleterre ? *For God sake*, mais qu'allait-elle faire dans cette baignoire ?

Le téléphone sonna. Je rebroussai chemin, ravie.

– Laura ? C'est Duncan. Comment vas-tu, ma chérie ?

J'étais surprise que Duncan m'appelle. Je l'avais rencontré deux ans auparavant, à un festival littéraire dans le Nord. Les lectures publiques des auteurs invités devaient avoir lieu à l'extérieur, sous un chapiteau de toile dressé dans le parc. Mais la météo désastreuse avait dissuadé le public de venir. Le vent, retroussant les jupons rayés du chapiteau, avait réussi à arracher les piquets qui le maintenaient au sol. Un comédien avait failli être éborgné, et les malheureux écrivains, fuyant les pelouses détrempées, s'agglutinaient dans un hall minuscule, démentant leur réputation de solitaires.

Vêtue d'une robe légère tout à fait adaptée au calendrier, je tremblais de tous mes membres, réfugiée dans un angle sous l'escalier. Un homme vint à moi et m'adressa la parole :

– J'ai l'impression que vous êtes en train de vous enrhummer. J'ai une voiture, vous voulez que je vous emmène en ville acheter un pull ?

– Oh, oui ! Et des collants, si ça ne vous ennuie pas. J'ai tellement la chair de poule que je vais me mettre à pondre.

Je lui tendis la main :

– Je m'appelle Laura Helm. Non, ne cherchez pas, vous n'avez rien lu de moi.

– Moi, c'est Duncan Ledouet.

Ça alors ! Je l'avais pris pour le gardien du parc. Ledouet, c'était un nom connu. Impressionnée, je gardai le silence tandis qu'il pilotait avec des gestes amples sa Renault 20 qui sentait la poussière et le trognon de pomme. Dans sa chemise bûcheron et ses jeans usés, avec sa mine réjouie et son œil pétillant, il avait l'air d'entretenir une relation paisible avec le réel et d'être un vrai cam-

pagnard, né entre le poêle et la gazinière. Autrement dit, pas du tout l'air d'un écrivain.

– Tu as vu, mes bras sont trop longs pour mon torse, dit-il alors que je fixais le volant.

Je levai brusquement les yeux. Rejetant en arrière ses mèches blanches, il indiqua la saillie de son front au-dessus de ses orbites :

– Et ça, regarde ! Je suis un vrai Cro-Magnon, non ? Mes ancêtres n'ont pas dû voyager beaucoup. Sauf l'un d'eux, un Écossais. D'où mon prénom.

C'est alors que je l'entendis rire pour la première fois. Le rire de Duncan était absolument irrésistible. Et sa voix rauque, inimitable. Je la découvrais tout juste, et elle me surprendrait longtemps. C'était sa marque de fabrique.

– J'ai cinquante-six ans, dit-il. Et toi ?

– Trente-et-un ans.

– Parfait.

– Pourquoi « parfait » ? C'est juste un fait.

Il sourit d'un air entendu. Mes achats effectués, il me proposa de boire une bière en ville avant de rejoindre le festival. On causa à bâtons rompus, comme si l'on se connaissait depuis toujours. Il m'interrogea sur mon travail, sur mes publications encore rares. Sa curiosité pour la débutante que j'étais semblait sincère et naturelle, comme tout ce qu'il exprimait. Il me mit tellement à l'aise que je me laissai aller à évoquer mes activités alimentaires : je prêtais ma plume à autrui en restant anonyme – j'étais nègre d'édition. Bien sûr, Duncan tenta de m'arracher des noms.

– Pour qui tu écris ? Allez, raconte !

– Je ne peux pas vous le dire ! Secret professionnel.

– Mais où as-tu appris à écrire à la place des autres ? J'en serais incapable.



– Oh, j’ai toujours su le faire. Quand on m’a passé ma première commande, j’étais seulement en deuxième année de fac. Et devinez quoi ? Il s’agissait d’un recueil de conseils aux aspirants écrivains, à rédiger comme si j’étais un auteur chevronné, un vieux briscard paternaliste. J’ai refusé, bien sûr. Quelle vaste blague !

– Tutoie-moi, s’il te plaît, Laura. Je suis justement un vieux briscard paternaliste, et j’ai une idée. Si tu écrivais un bouquin, en le signant cette fois, qui raconterait ton expérience de nègre ? Je pourrais le recommander à un éditeur de mes amis.

– Attendez... attends, tu ne sais même pas comment j’écris.

– Je suis certain que tu es bourrée de talent. Mais d’accord, envoie-moi ton dernier livre.

Il inscrivit son adresse sur une page de calepin, l’aracha et me la tendit.

– Sérieusement, c’est un sujet fascinant. On en reparle quand tu veux.

J’étais dubitative. Qui cela pouvait-il intéresser ? En outre, dans ce métier la discrétion est de rigueur, sinon les clients s’en vont. Et je tenais à les garder, je n’en avais pas tant que ça.

En prenant congé de Duncan Ledouet, j’étais certaine de le revoir très vite. Erreur ! Nous échangeâmes quelques lettres dans les semaines qui suivirent. Il avait lu et beaucoup aimé le roman que je lui avais envoyé. Naturellement, il me trouvait douée, originale, etc. Puis, le silence. Mais, quand je tombais sur l’une de ses chroniques, ou quand je sortais de l’armoire le pull-over acheté en sa compagnie, je ne pouvais m’empêcher de sourire en repensant à notre rencontre. J’étais déjà sous son charme.

## Chapitre 8 (suite)

Il ne se souvenait pas que son père lui ait jamais adressé la parole directement. Face à lui, il se sentait transparent, insuffisant. « Signes particuliers : néant. » Dans sa longue carrière de sculpteur, Giordano Belfontan avait pris pour modèles sa cuisinière, ses maîtresses, les gosses du voisin fermier, et même les oies de sa basse-cour. Mais s’inspirer de lui, son fils unique, ça ne lui serait pas venu à l’idée. Il ne le voyait pas, tout simplement.

Alors que lui, l’enfant Matyas, ne cessait de l’observer avec une douloureuse acuité, tourmenté par des questions sans réponse. Ainsi, qui étaient ces femmes qui se succédaient auprès de son père, à l’époque où sa mère et lui vivaient encore sous le même toit ? On les appelait « collaboratrices », « assistantes », « apprenties », des vocables incompréhensibles qui n’éclairaient pas le garçon sur la raison de leur présence constante dans l’atelier et dans la chambre de Giordano. Elles se ressemblaient toutes, ou est-ce qu’il les confondait ? Mais non : en examinant leurs portraits sur une vingtaine d’années, ça sautait aux yeux. Le grand Belfontan manquait d’imagination...

Dans ce cas, pourquoi éprouvait-il si souvent le besoin d’en changer ?

L’enfant étouffait de rage impuissante. Mais le plus révoltant pour lui, c’était l’acquiescement de sa mère, sa passivité. Encore aujourd’hui, il ne pouvait y penser sans grincer des dents.

Matyas se leva du tabouret. Autour de lui, les murs de l'atelier étaient désormais vierges de toute esquisse. Le four avait été vendu, les outils aussi – ébauchoirs, mirettes, moules. Il n'avait gardé que la table de bois sur tréteaux, encore maculée de terre à modeler. Il s'en servait pour effectuer diverses réparations et y entreposer les fruits d'automne.

Seul subsistait un plâtre, le buste d'une femme que son père n'avait jamais terminé. Voyons, où se cachait-il? Il le repéra au sommet d'une étagère, plongé dans l'ombre. Il le saisit et le posa sur la table. La poussière brouillait les traits, les détails de la chevelure, l'arrondi du cou.

Il fallait détruire ça aussi. Pour s'approprier les lieux, il devait effacer toute trace de Giordano, anéantir jusqu'à son fantôme.

De l'affection neurologique qui avait rongé les facultés créatrices de son père et l'avait progressivement rendu invalide, Matyas n'avait rien vu. Il était au loin, essayant de se construire une vie à lui, sans soutien, sans fondations, à la façon de ces plantes qui s'obstinent à croître hors sol, trouvant à se nourrir dans la moindre parcelle d'humus, à boire dans la moindre goutte de rosée. Une vie autonome où il ne devait rien à personne.

Plus jamais il ne serait un poids pour quiconque, plus jamais il ne se sentirait de trop. Il se l'était juré.

Il supposait que même dans sa maladie, Belfontan qui avait toujours été très entouré, courtoisé, adulé, n'avait pas été abandonné à lui-même. En tout cas lui, son fils, n'était pas concerné. Depuis que sa mère était morte, plus aucun lien ne le rattachait à cet homme.

Sauf cette maison et cet atelier. Mais ça n'allait pas durer.

Melinda m'avait demandé de sortir avec elle pour se changer les idées. Elle s'était remise à broyer du noir. Et puis c'était dimanche, rappela-t-elle. Pour moi, dimanche ne signifiait plus rien. Je travaillais tous les jours sans exception à mon roman, m'étant fixé pour but de l'achever dans six semaines. Mais j'avais peur de rester trop longtemps sans la voir, peur qu'elle sombre à nouveau dans le même état de délabrement physique et moral que deux mois plus tôt; je cédaï à sa requête.

Quand je l'embrassai, j'eus l'impression macabre de serrer un sac d'os contre moi. Cela me fendait le cœur de la voir ainsi, piaf malingre tombé du nid, les ailes brisées, le plumage terne. Ce n'était plus *ma* Melinda, la radieuse amie que j'avais rencontrée à la fac dans un cours optionnel d'écriture de scénario alors qu'elle était en Droit, et moi, en Lettres. Incroyablement attirante, belle sans artifice, son rire faisait tourner toutes les têtes quand on déjeunait au restaurant universitaire. Elle était devenue avocate spécialisée en droit de l'environnement. Puis elle avait épousé Tugdual, un brillant avocat d'affaires, sympathique et drôle. Quatre ans plus tard il la quittait brutalement et demandait le divorce.

Et Melinda avait plongé. Elle ne s'alimentait plus, n'allait qu'un jour sur deux au cabinet auquel elle était associée, harcelait son ex de coups de fil et de textos. Puis elle avait commencé à faire le pied de grue devant son nouveau domicile. Un soir, elle s'était introduite dans l'immeuble, avait sonné à sa porte. Il avait ouvert tout de suite – sans doute attendait-il quelqu'un d'autre? Pendant qu'il essayait de la convaincre de partir, Melinda avait repéré la cuisine, ouvert les placards, sorti une poêle à frire, et s'était mise à lui confectionner son plat préféré,

un truc breton. Il paraît qu'elle chantait du ABBA en cuisinant, détail qui allait dans le sens d'une authentique crise de démençe.

Malgré mes remontrances, elle avait répété ce genre de manège assez souvent pour se voir signifier par un juge une mesure d'éloignement pour harcèlement – son ex avait des relations. Melinda n'avait pas respecté la mesure. Elle avait fini par faire une tentative de suicide en présence de Tugdual, et avait été internée en hôpital psychiatrique sur demande d'un tiers. Au bout d'un mois, elle était rentrée chez elle, bourrée d'antidépresseurs. Elle n'allait plus du tout au bureau, ne mangeait guère, végétait devant les écrans de télévision ou d'ordinateur.

Je l'appelais tous les jours. Je ne savais pas si ça l'aidait beaucoup, mais ça me rassurait. Jamais auparavant je n'avais à ce point ressenti les limites du soutien qu'on peut apporter à quelqu'un qu'on aime. J'avais du mal à l'accepter, mais de fait, Melinda semblait soumise à des lois intérieures bien plus impératives que tous les raisonnements, conseils, signes de solidarité et preuves de compassion venus de l'extérieur.

Nous étions allongées sur un bandeau de pelouse, dans un petit jardin clos tout imprégné de l'odeur savonneuse d'une glycine charnue. Peignant d'une main l'herbe fluide, je suivais des yeux tantôt le pointillé blanc d'un avion suspendu au ciel par un fil invisible, tantôt le lourd flac-flac d'un corbeau, linge noir détrempe. À quelques mètres de nous, au bord d'un bosquet, un merle alanguï, renversé, le bec entrouvert, buvait les rayons du soleil. Partout des couples furieusement emmêlés, des enfants ivres de grand air. Je gobais çà et là des bouffées tendres de lilas. Un ballon bleu heurta ma poitrine. Je me soulevai un instant, les pieds d'un gosse cahotaient dans

ma direction. Je souris et lui renvoyai le ballon. C'est alors que je remarquai un certain banc.

Ce banc, je le fréquentais quand, étudiante, je vivais sous les toits dans une chambre microscopique. Mon amoureux m'y retrouvait, un blondinet aux yeux verts, merveilleusement affamé de moi. Assis là, on s'embrassait jusqu'à plus soif, des baisers profonds et voraces qui me laissaient ruisselante, pantelante. Ensuite on rentrait dans ma soupenne, on se fourrait au lit pour y rester blottis des heures entières, bercés par une mer lourde, lente et insistante. De temps à autre ouvrir les yeux pour m'assurer que je suis bien là, avec le petit blond, et vite les refermer pour m'abandonner au voilier qui roule doucement, à l'infini. Tout mon corps contre tout son corps, de plus en plus consentant, de plus en plus ouvert, écartelé, liquide, jusqu'à l'impatience ultime, insupportable. Viens, viens... Enfin on se mange on se boit on se comble, enfin je le fais juter en moi, encore et encore, jusqu'au battement irrépressible, jusqu'à l'étoilement insensé... Et soudain c'est le soir, nous voilà debout sur un trottoir, enlacés, éberlués. Ses mains pétrissent mes fesses, sa queue durcit à nouveau contre mon ventre, et déjà il me manque...

Je tranchai net le fil de ma songerie et jetai un coup d'œil à Melinda. Elle était sagement étendue sur le dos, jambes repliées, yeux fermés, les serpentins de sa chevelure flottant comme des algues brunes dans les vertes vaguelettes de la pelouse. Des ondes plissaient ses paupières, des tics nerveux contractaient les commissures de ses lèvres. La pauvrete faisait des efforts méritoires pour se détendre sur commande. Mais il était clair que je ne pourrais pas de sitôt retrouver la confidente incisive qu'elle avait été pour moi...

La Melinda d'avant son effondrement me manquait pour une raison rien moins qu'altruiste : j'avais terriblement besoin de lui parler à cœur ouvert, sans être obligée de surveiller chacune de mes paroles. Depuis quelque temps je perdais pied. Je ne me supportais plus. Trois ans que mon vagabondage sexuel avait commencé – c'était quelques mois après ma dernière séparation –, m'entraînant d'un homme à l'autre, d'une nuit à la suivante. Et aujourd'hui je naviguais sans gouvernail, je m'enlisais dans les sables. C'était devenu une obsession absurde, cela n'avait plus rien à voir avec la curiosité insatiable des débuts, la soif de se découvrir soi-même à travers l'autre. Toute cette valse des corps était devenue ennuyeuse et stéréotypée.

Sans doute l'expérimentation sexuelle nécessitait-elle une bonne dose d'abandon au chaos, d'improvisation erratique – comme l'écriture, d'ailleurs. Mais ensuite, ne devait-il pas y avoir une autre phase ? Celle de la structuration, de l'émergence du sens – comme pour l'écriture justement ? Or j'étais incapable de m'arrêter. J'espérais toujours que la prochaine rencontre serait la bonne. Et je venais de m'avouer que j'étais terrifiée à l'idée de passer seule trois nuits d'affilée... Bref, j'allais assez mal – mais impossible d'en discuter avec une femme que son mari a quittée sans crier gare, et qui se débat au fond d'un abîme de désespoir.

Melinda se dressa sur un coude :

– On y va ? C'est l'heure du cinéma, je crois.

Tandis que nous gagnions à pas lents la sortie du jardin public, j'aperçus des sillons nacrés sur ses joues – elle avait encore pleuré. Je demandai très vite :

– Qu'est-ce que tu veux voir, finalement ?

– Sais pas. Altman ou Garrone ? Choisis, toi.

– *Gomorra* est très dur, violent. Allons plutôt voir

*The Last Show*, il paraît que ce film fait du bien.

– Ça m'étonnerait, Altman est mort juste après l'avoir fini.

– Et alors ? La mort philosophe, Melinda. La mort musicale... Mais décide, toi. Tout me va, puisque je ne travaille pas aujourd'hui.

Nous remontâmes la rue vers le boulevard et arrivâmes devant le cinéma. Levant les yeux, je déchiffrai les pitches au bas des affiches : « Le pouvoir, l'argent, le sang » pour *Gomorra* ; « Un genre disparu depuis cinquante ans, mais on a oublié de les prévenir » pour *The Last Show*. Idéal pour une dépressive...

Naturellement, Melinda opta pour *Gomorra*.

## Chapitre 11

Un matin, il l'appela à son bureau de l'université. Selon son irritante habitude, il commença à parler sans se présenter. Comme si elle n'avait attendu que lui depuis tout ce temps. Comme si elle n'avait pas déménagé deux fois, vécu avec un autre homme, grimpé les échelons dans sa carrière. Comme si elle était demeurée sa vestale, son petit soldat. Un pion sur son échiquier privé.

Au début elle ne reconnut pas sa voix. Incrédule, elle imaginait une étonnante ressemblance de timbre – cela arrive parfois. Le souffle était court, les pauses fréquentes. Ce ne pouvait être Belfontan, il n'avait jamais fumé.

Mais qui d'autre que Belfontan aurait osé la convoquer ainsi?

– Lucie, il faut que je te voie, c'est urgent. Le plus tôt sera le mieux. Ce week-end? Je te fais envoyer un billet de train par ma gouvernante.

Elle eut une bouffée de haine. Va te faire foutre, vampire!

Elle accepta quelques minutes plus tard. Belfontan avait besoin d'elle, il fallait se rendre. L'adrénaline pulsait dans ses veines. Elle brûlait de curiosité : qu'est-ce qu'il lui voulait, cette fois? Voyons, elle avait quarante-trois ans. Et lui, par conséquent, soixante-deux. Que pouvait-il encore leur arriver? Ils avaient déjà tout vécu, ils étaient passés par toutes les étapes.

Dans le train, elle était presque gaie. Elle s'était un peu ennuyée ces temps-ci. L'air de la campagne lui ferait le plus grand bien. Elle avait dit à Thibault qu'elle devait faire un saut chez sa cousine pour signer des papiers de famille. Aller-retour dans la journée. Un plaisant mensonge.

La clôture était ouverte. Tremblant d'excitation, elle entra dans le jardin, monta les cinq marches du peron, sonna. Une femme portant tablier vint ouvrir. Au premier coup d'œil, Lucie sut qu'elle ne pouvait être la maîtresse de Belfontan. Elle se présenta, la gouvernante la salua avec un fort accent de l'Est. Lucie se retrouva sans transition dans le bureau qu'elle connaissait dans les moindres détails. Objets, meubles, tableaux lui sautèrent à la gorge. L'odeur surtout : livres fraîchement imprimés, cuir moisi des reliures, encaustique et poussière. Et quelque chose de nouveau, qu'elle n'arrivait pas à identifier...

Sur la table, le même caillou gris sculpté par les rapides d'un torrent servait de presse-papier, une sorte de Calder naturel. Et juste à côté, il y avait des flacons, des boîtes de médicaments. Elle en prit une au hasard, regarda l'étiquette. Ses jambes se dérochèrent, elle se laissa tomber dans un fauteuil.

Au-dessus de sa tête, des pas lourds. Puis l'escalier grinça. On s'accrochait à la rampe, devina-t-elle. Trop tard pour s'enfuir... L'appréhension la tenaillait au ventre. Elle s'aida des accoudoirs pour se lever et se tint face à la porte, rigide. Belfontan entra, vêtu avec une négligence qui la choqua.

– Tu es malade? dit-elle. C'est pour ça que tu m'as appelée?

– Toi aussi, tu sautes les préliminaires, maintenant?

Il rit. Cela au moins n'avait pas changé en lui : l'humour. Le reste...

Duncan m'avait invitée à déjeuner chez lui. Quand il était à Paris, il perchait sous les toits dans deux chambres de bonne raboutées, au mitan d'une courte rue que personne ne connaissait, sauf moi qui, pure coïncidence, y avais vécu quelques mois autrefois en compagnie d'un garçon et d'un perroquet.

Il m'attendait devant la porte du vieil ascenseur aux croisillons de fer.

– Te voilà enfin, ma chérie ! s'exclama-t-il en m'embrassant.

Cette familiarité immédiate... Deux ans qu'on ne s'était vus, vraiment ? Quand il me précéda dans le couloir obscur, j'eus l'impression qu'il claudiquait. Il me fit asseoir à une table encombrée de papiers manuscrits, carnets de notes, dictionnaires en plusieurs volumes, surplombés par une antique machine à écrire électrique, un mastodonte aux courbes lustrées d'éléphant de mer.

– Tu admires ma bécane ? dit Duncan en lui flatant l'encolure. C'est le dernier cri ! Elle a une mémoire de deux lignes, tu te rends compte ? De toute façon, je n'utilise jamais cette fonction. Je fais tailler du papier sur mesure pour elle, on n'en trouve plus dans le commerce.

Il devança mes questions :

– À un certain stade, j'ai cessé de courir après le progrès technologique. Toutes ces notices, ces modes d'emploi, c'était trop long à assimiler. Je préfère garder tout mon temps pour écrire. J'ai pour habitude de retaper entièrement chaque feuillet après l'avoir révisé, autant de fois que nécessaire. Le texte grossit petit à petit, comme une plante ou un organisme. Ensuite ma secrétaire recopie mes tapuscrits sur ordinateur, et ça marche très bien comme ça. Enfin, ça marchait jusqu'à récemment...

– Mais tu ne te sers pas d'Internet ?

– Non, je vais encore dans les bibliothèques, figure-toi ! Et je n'ai pas de téléphone portable non plus. Alors, qu'en dis-tu, ma chérie ? Il est encore temps de partir !

Il éclata de rire et je me retrouvai d'un coup dans sa Renault 20, sur une route pluvieuse du Nord. Le rire de Duncan, chaleureux, contagieux... Je l'adorais.

Il exila quelques dictionnaires et l'éléphant de mer dans un coin de la table, disparut dans la pièce contiguë et revint avec deux assiettes.

– Tu as faim, j'espère ? J'ai fait de la soupe.

Comme je l'avais pressenti à notre première rencontre, Duncan était un campagnard ; il ne cuisinait jamais pour moins de dix personnes. La soupe servie dans la marmite était délicieuse. Uniquement des produits de son jardin, précisa-t-il avec fierté. Il avait hérité d'une maison dans un hameau d'Ille-et-Vilaine. C'était là que son grand-père, son père et lui-même étaient nés, avaient grandi. Tout le contraire de mon histoire : j'étais une citadine déracinée, sans foyer.

– D'ailleurs tu es invitée chez moi, avec qui tu veux. Dis-moi, Laura, tu as un homme dans ta vie ?

– J'en ai des dizaines. Ou aucun, ça dépend comment on voit les choses.

Duncan se tut un instant.

– Laura, tu es celle que j'attendais.

Il paraissait formuler un constat objectif. Quand on en fut au café, il demanda :

– Tu écris toujours pour les autres ?

– Oui, mais en ce moment je travaille à mon propre roman. Je n'arrive pas à mener deux choses de front, il y a forcément un texte qui contamine l'autre. Alors je protège mon écriture, j'écarte tout le reste.

– Tu auras terminé quand ?

– Ah, ça ! C'est le livre qui décide, tu sais bien. Enfin,

j'espère avoir fini dans quelques semaines.

– De quoi parle-t-il ?

– D'une relation trouble entre un jeune homme et une femme mûre. Une relation qui prend sa source dans une ancienne liaison qu'elle a eue avec le père du jeune homme, qui l'ignore...

Je m'interrompis. Duncan me fixait avec une intensité douloureuse. Il s'ébroua, se leva. Il alla à la tabatière haut placée dans le mur mansardé, l'entrouvrit, puis revint vers la cheminée de marbre noir où il s'adossa. Il boitillait, sans nul doute.

– J'aime ton histoire. Tu es ma bonne fée, Laura, j'en suis certain. Tu accepterais de m'aider dans la documentation et la préparation d'un bouquin que je compte écrire bientôt ?

– Une fiction ou un essai ?

– Une fiction, mais très réaliste, dit-il en gloussant pour une raison qui m'échappait. J'engage toujours un collaborateur pour cette phase-là. Si possible, une collaboratrice, je m'entends mieux avec les femmes. Leur conversation est tellement plus intéressante ! Elles sont attentives, profondes, sincères. Ah, ma chérie, les machos ne savent pas ce qu'ils perdent !

Riant aux éclats, il sortit de la poche de son pantalon de velours un authentique mouchoir en tissu et se tamponna les paupières.

– Ton offre est tentante, Duncan, mais j'aurais besoin d'en savoir plus. Tu peux me dire un mot du sujet ? J'ai surtout affaire aux vedettes de télé-réalité, tu sais. Je ne suis peut-être pas la personne qu'il te faut.

– Le sujet ? Disons que... le sujet est épineux.

Il eut un bref retour d'hilarité.

– Écoute, rien ne presse. Je t'en reparlerai dans trois mois. De toute façon, d'ici-là j'en saurai plus moi-même.

Termine ton roman tranquillement, et reviens me voir. Je suis sûr que tu es la personne idéale pour ce projet. Et tu n'auras pas à te plaindre des conditions financières.

Quand je m'en allai, il m'étreignit et me planta un baiser sur la bouche. Loin de m'en formaliser, je le lui rendis de bon cœur. Dans tout ce qu'il faisait, Duncan restait lui-même, ce qui éliminait tout embarras.

Je me remis au travail sur mon bouquin et, tout occupée que j'étais à piocher dans les mines de sel, j'oubliai complètement sa proposition.

## Chapitre 14

– Le modèle, c’était vous?

Lucie hochait la tête en silence.

– Mais pourquoi ne pas me l’avoir dit quand je vous ai montré le buste la première fois?

– J’étais sous le choc, je croyais qu’il avait disparu depuis une éternité. Je vous assure, Matyas, c’est terrible de voir resurgir une forme passée de soi, un vestige de ce qu’on a été. Je l’avais oublié, ce modelage. Et j’ai tellement changé, surtout ces derniers temps...

– Vous n’avez pas tant changé que ça, puisque j’ai réussi à vous identifier. Ainsi, vous connaissiez cette maison?... J’en ai souvent eu l’intuition, d’ailleurs. Et mon père, qu’étiez-vous pour lui?

– Vous l’avez deviné, non?

– Oui, bien sûr. L’une de ses prétendues assistantes...

– C’est ça. Votre mère et vous étiez déjà loin. Dans la vie de Belfontan, je suis restée un peu plus longtemps que les autres femmes. Et c’est moi qu’il a rappelée auprès de lui, plus tard.

– Pour quoi faire? Il ne trouvait plus de nouvelle proie? Trop décati? Ou bien elles avaient fini par comprendre à quel satané égoïste elles avaient affaire?

– Il était tombé malade.

– Malade?... Oui, bien sûr. Ma mère m’en avait informé. Même les génies tombent malades, semble-t-il.

Matyas allait et venait dans l’atelier, les poings au fond des poches. Tout à coup il se planta devant Lucie :

– Alors, c’était vous? C’était vous, la garde-malade? La dévouée, la sacrifiée? Celle qui « a fini le vieux », comme on dit dans le coin?

– C’était moi, fit-elle sans broncher. Je me suis sauvée seulement tout à la fin, pour ne pas vous rencontrer avec votre mère. Pas de funérailles, pas d’héritage : je savais que je n’avais droit à rien, puisque je n’avais aucun lien officiel avec Belfontan. Je n’ai même pas emporté cette ébauche, mon portrait. Seulement mes souvenirs.

Il ricana nerveusement. Dire que cette femme l’avait attendri quand elle s’était évanouie, qu’il avait failli la prendre dans ses bras pour la réconforter... Elle que son père avait baisée! Impensable, répugnant. Il raffermi sa voix :

– Cette fois, Lucie, me direz-vous pourquoi vous êtes revenue? Et pourquoi vous ne vous êtes pas présentée honnêtement pour ce que vous étiez?

– Pardon, Matyas. Vous avez raison, je n’ai pas été franche avec vous. J’avais peur que vous me claquiez la porte au nez.

– Vous avez vu juste, c’est ce que j’aurais fait. Répondez maintenant : pourquoi?

Elle le fixa d’un air implorant qu’il ne lui connaissait pas :

– Laissez-moi encore un peu de temps. Je pars à la fin du mois.

Il se rapprocha d’elle :

– Depuis quand avez-vous changé?

– De quoi parlez-vous?

– Votre phrase de tout à l’heure : « J’ai tellement changé ces derniers temps... » Qu’est-ce qui a changé chez vous, Lucie?



Elle hésita, capitula.

– Moi aussi, je suis malade.

– De la même...

– Non, j'ai autre chose que Belfontan. Mais c'est tout aussi mortel. Et plus rapide, en général.

Il se laissa tomber sur le tabouret et la dévisagea férocement.

– C'est pour ça que vous vous êtes évanouie... Mais qu'est-ce que vous me voulez, à la fin? Je ne vous dois rien.

– En effet, admit-elle. À moins que vous ne reconsidériez ce que je vous ai suggéré lors de notre première dispute.

– Quoi?

– Cette histoire de « don circulaire ».

– Je ne comprends pas.

– J'ai été aux côtés de votre père quand il était malade. Ainsi, il n'a jamais connu la solitude. Moi, je n'ai personne. Ce temps de la vie où l'on rencontre les êtres avec lesquels on bâtit un foyer, ou du moins un entourage, je l'ai dépensé auprès de lui. C'était un homme exclusif, tyrannique. Il n'admettait aucun écart, il fallait se soumettre, vous le savez bien. Après sa mort, c'était trop tard, j'étais déjà trop vieille. Et puis je suis une solitaire, un peu comme vous, Matyas. J'ai lu des choses dans la presse à votre propos. C'est ce qui m'a donné envie de vous connaître. De voir si vous lui ressembliez. Et vous lui ressemblez sur certains points, l'obstination par exemple... Non, ne vous fâchez pas! Je ne savais pas qu'il vous avait méprisé, négligé. Quand j'ai appris que j'étais malade, j'ai enfin trouvé le courage de vous rechercher. Je ne sais pourquoi, j'espérais que vous...

Cette fois, il avait saisi. Il bondit sur ses pieds.

– Vous avez été là pour ce salaud, d'accord. Personne ne vous y avait obligée, hein? D'ailleurs, je ne suis pas sûr qu'il ait été si dépendant que vous le dites. Il avait juste besoin de quelqu'un à tourmenter, à piétiner. Un souffre-douleur. Et vous voudriez qu'à mon tour, je vous aide... Mais vous êtes complètement cinglée! J'aurais dû m'en douter, mon père n'était attiré que par des cinglées. Mais je suis sain d'esprit, moi!

Lucie ne répondit pas. Une lumière dorée embrasait la paroi vitrée derrière elle, découpant sa silhouette immobile en ombre chinoise. C'était le seul moment de la journée et de l'année où le soleil montait assez haut pour pénétrer dans l'atelier exposé au nord.

– Allons les cueillir, ces cerises, fit Matyas quand le silence entre eux devint intolérable. Elles ne nous attendront pas.

Ils avaient déjà rempli deux corbeilles quand il reprit la parole :

– Vous me raconterez avant votre départ.

– Quoi?

– Votre histoire avec Belfontan. Comment c'était. J'aimerais savoir.

Et, une corbeille plus tard :

– Vous, Lucie, je n'ai jamais pensé que vous étiez l'une de ses...

– Putes? Merci, trop aimable! Et vous, je ne pense pas que vous l'ayez haï au point que vous le dites. Ou du moins, pas seulement haï.

Il eut un geste d'agacement.

– Matyas, j'ai encore une requête. Vous me laisserez emporter le buste? Puisque vous vouliez le détruire, de toute façon.